

au massacre des juifs, et, pour gage de sa mission, guérit les malades, les aveugles, les sourds et les boiteux. Son voyage est une suite de triomphes; l'enthousiasme se propage comme une fièvre : les Juifs sont épargnés, et soumis seulement à une contribution en argent ; les églises donnent tout ce qu'elles possèdent, engagent même leurs couronnes et leurs croix d'or ; on envoie quenouille et fuseau au noble qui hésite à partir.

LXVIII. Louis le Jeune laisse le soin de son royaume à l'abbé Suger, digne bientôt du nom de Père de la patrie. Le connétable Matthieu de Montmorency lui est adjoint comme porte-glaive, au lieu du pieux comte de Nevers, qui préfère se faire chartreux. Toutes choses réglées, le roi va prendre l'oriflamme à Saint-Denis, où figuraient déjà, en vitraux de couleur, les exploits de la première croisade (1147). Comme Godefroi, il dédaigne de conquérir Constantinople, passe en Asie, et, pour éviter les montagnes, essaye de suivre les bords de la mer. Il restait pourtant des endroits périlleux. A partir de Laodicée, le chemin devient étroit et difficile : d'un côté une muraille de rochers, de l'autre un précipice affreux. Il fallut plus d'une journée pour faire défiler l'armée et les bagages ; le soir les Turcs se jetèrent sur la colonne engagée dans la gorge, et essayèrent de couper l'armée en deux. Le roi, qui était resté à l'arrière-garde avec l'élite de ses chevaliers, se précipita sur la route pour rétablir ses communications. Mais d'invisibles mains lançaient sur eux une grêle de flèches et de pierres. Un grand nombre périrent ; les plus belles fleurs de France se fanèrent avant d'avoir porté des fruits ; le roi, démonté, se trouva tout seul, réduit à son épée pour se défendre. Retranché sur un rocher et protégé contre les flèches par une bonne cuirasse, il fit mordre la poussière à quiconque essaya de l'approcher ; la nuit venue, il se jeta sur un cheval abandonné, et rejoignit le gros de l'armée, qui le pleurait comme mort.

LXIX. Arrivé à Satalie, il trouva le grand maître du Temple, venu au-devant de lui avec ses chevaliers. Il y avait de nouvelles gorges à traverser, et, malgré ce renfort,

Louis le Jeune ne voulait plus se hasarder. Une flotte grecque s'offrit à le transporter à Antioche. Il eut la faiblesse d'accepter, et, commençant la guerre par une fuite à peine excusable au lendemain d'un désastre, il s'embarqua avec les guerriers les plus riches, laissant les malades, les blessés et tous les pauvres pèlerins s'en tirer comme ils le pourraient. N'ayant pas de quoi payer leur passage, ces malheureux essayèrent de se faire jour par la route de terre, et offrirent aux Turcs une proie facile. Presque tous moururent en braves ; trois mille, pour éviter la mort, se firent musulmans. Cependant Louis le Jeune parvint à Antioche, où le galant Raymond de Poitiers s'efforça de lui faire oublier ses remords par une splendide et joyeuse hospitalité. Il ne s'oublia que trop en cette voluptueuse résidence ; car il y perdit l'affection de sa femme Éléonore. Cœur léger, tout entier au plaisir, elle avait cédé aux séductions de Raymond, et elle cherchait à prolonger son séjour sur ces bords riant de l'Oronte, embellis avec le raffinement du luxe oriental. Le roi fut obligé de l'arracher de force à cette dangereuse ivresse. Déjà le mal était irréparable : ils ne s'aimèrent plus.

LXX. Enfin ils arrivèrent à Jérusalem, et, comme si le plaisir devait être jusqu'au bout l'écueil de cette croisade, ils choisirent pour l'assiéger la ville la plus riche, Damas, célèbre pour ses soies, ses selles et ses belles épées, et ils vinrent camper dans ses jardins plantés d'orangers et de jasmins, arrosés de fontaines et de jets d'eau, séjour de voluptés et de délices. Le temps s'y perdit en jalousies, en querelles, en brillants mais stériles faits d'armes. Que ne peut l'aveugle passion ! parmi les soldats du Christ, elle fit jusqu'à des traîtres. Après des assauts malheureux, ce siège, commencé avec éclat, fut levé sans bruit, et Louis le Jeune, découragé, renonçant à égaler les premiers croisés, dont il avait cru facile d'éclipser la gloire, pressé de se séparer de l'infidèle Éléonore, revint dans ses États.

LXXI. Il trouva son royaume plus florissant et plus heureux que s'il l'eût gouverné lui-même, les villes riches et commerçantes,

les campagnes peuplées de nouveaux villages, la population accrue par les bienfaits d'une paix sans nuage. Il décerna solennellement à Suger le titre mérité de Père de la patrie. Le vieil abbé voulut échapper aux honneurs et consacrer ses derniers ans à la France d'outre-mer, à Jérusalem. Ainsi montrait-il que, s'il avait déconseillé la croisade sous un prince téméraire et inconstant, ce n'était ni indifférence ni manque de courage. Il avait déjà réuni dix mille hommes, et était près de partir, quand il mourut, à soixante-dix ans.

LXXII. La même année finit saint Bernard. Après la gloire et l'enthousiasme, il avait connu la calomnie, le mépris, les insultes, triste et inévitable revers de la popularité. Chacun lui reprocha la guerre sainte qu'il avait prêchée, et dont il n'avait pas empêché les désastres. Lui seul était l'auteur de tant de maux, du deuil de tant de familles. Cruelle pour tout autre, cette ingratitude ne fit qu'effleurer ce grand cœur, et acheva de le détacher des jouissances humaines. Il mourut délaissé, et aussitôt cette rumeur passagère se tut devant le bruit immortel de ses vertus, de ses miracles et de sa toute-puissante éloquence. Courageux soldat de Jésus-Christ, amoureux chevalier de Notre-Dame, il avait combattu avec une énergie incomparable les passions fougueuses d'un siècle de fer, dompté la tyrannie triomphante des seigneurs, étouffé à son berceau la révolte des sages et des raisonneurs. Puis, à la tête de ce siècle pacifié, il avait espéré la conquête de l'Orient. Mais, retombant de tout son poids, la nature humaine avait fait échouer ses projets, et lui avait appris que sous le soleil la guerre avec le mal est incessante.

LXXIII. Les deux lumières du siècle venaient de s'éteindre. Louis VII était seul. Au lieu d'être son soutien, la reine Éléonore n'était plus pour lui qu'une femme odieuse, et, trouvant dans une parenté éloignée le moyen de faire annuler leur mariage, ils se séparèrent sans regrets. Louis n'était pas assez sage pour oublier ses affronts, mais trop loyal pour garder la dot. Éléonore s'en retourna, offrant au premier venu sa main souillée et ses beaux États d'Aquitaine (1152). Ce fut l'affaire d'un

Normand. Héritier de la Normandie, de l'Angleterre et en même temps de l'Anjou et de la Touraine, Henri II devint maître par ce mariage d'une grande moitié de la France, et fut, de ce jour, un voisin menaçant. Quelques années plus tard, pour compléter ce vaste empire, son fils Geoffroy épousait l'héritière des ducs de Bretagne. De là cette rivalité sanglante de l'Angleterre et de la France, qui devait durer des siècles. De là ces guerres des Anglais, qui, comme les Sarrasins d'Espagne, firent naître en France une nation une, forte, héroïque. De là ces batailles acharnées, où, trompant toutes les prévisions humaines, la victoire n'appartint pas toujours au nombre, mais bien au parti le plus chrétien et le plus uni.

LXXIV. La guerre commença dans le Midi. Non contente de son héritage, Éléonore prétendait aux vastes possessions de ses cousins les comtes de Toulouse, et Henri vint mettre le siège devant leur capitale. Il était temps de sauver le Languedoc et la France. Accouru au secours de son vassal, Louis le Jeune se jeta dans la place, et força les Anglais à lever le siège. Henri se retira furieux, ruiné par cette expédition et prêt à se dédommager sur les biens de son Église, ressource éternelle des rois dissipateurs. Un seul chevalier lui avait conseillé de donner l'assaut malgré la force des assiégés, malgré les lois féodales, qui défendaient au vassal de faire la guerre à son suzerain ; c'était son chevalier Thomas Becket, intrépide compagnon de chasse, de festins et de plaisirs. Ce fut lui qu'Henri choisit pour archevêque de Cantorbéry et pour primat d'Angleterre, comptant trouver en lui un courtisan facile. Mais, en acceptant, Thomas devint un autre homme, aussi courageux évêque qu'il était bouillant chevalier. Il avait averti le roi : « Prenez garde, notre amitié va peut-être se changer en une haine mortelle. » Puis il lui avait renvoyé le sceau royal, et, entouré de pauvres, s'était mis à vivre comme eux. De son côté, Henri réclamait les revenus des bénéfices vacants, et voulait soumettre le clergé au service militaire et à la justice royale. Personne ne lui résista hors celui auquel il s'attendait le moins, son



« ce sont des hommes qu'il nous faut. Voilà dix ans que vous jurez de partir et que vous trompez Dieu : gare sa colère ! Vous pouvez me traiter comme mon frère de Cantorbéry. Autant mourir ici qu'en Syrie, de votre main qui vaut celle des infidèles. » L'Anglais ne s'émut point, et persista dans son refus. Philippe-Auguste continua de le harceler en Normandie, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu sa sœur, et qu'il fût mort de chagrin, maudissant ses fils.

LXXXI. Ces discordes furent fatales à la Palestine. Saladin, avec une avant-garde de sept mille Turcs, s'avança subitement jusqu'aux portes de Nazareth. Fuyant à son approche, les paysans accoururent en jetant des cris d'alarme : « Voilà les Turcs ! voilà les Turcs ! » Le maréchal du Temple, Jacques de Maillé, ne se trouble pas de cette panique. Il réunit ses cent trente chevaliers avec quatre cents hommes, les seuls en état de prendre les armes, et marche à l'ennemi, qui cheminait dans une étroite vallée. Monté sur un cheval blanc, il charge au premier rang. La victoire reste un instant suspendue. Mais, après des prodiges de bravoure, il fallut céder sous le nombre ; son cheval s'abattit, et lui, hérissé de flèches et perdant son sang, se précipita encore sur les ennemis la lance à la main, et mourut en combattant. De ces Thermopyles chrétiennes, il ne revint que trois hommes.

LXXXII. Saladin continua sa marche à la tête de quatre-vingt mille soldats. Il s'empara de Tibériade, au bord du lac de Galilée. Bourgeois, matelots, pèlerins, chacun prit les armes dans ce moment suprême, et cinquante mille hommes vinrent encore se ranger autour de la vraie croix, qu'un évêque portait dans les rangs. On était à quelques lieues de l'ennemi, séparés par un désert aride, au plus fort de l'été. Les sages conseillaient d'attendre : on n'arriverait qu'exténué ; mais, comme toujours, les chefs français n'écoutèrent que leur fougue. Nous trouverons, disaient-ils, de l'eau avec nos épées ; et ils se mirent en route, le 3 juillet, par une chaleur accablante. Saladin déploya habilement sa cavalerie sur les bords du lac, et il fallut camper en vue de ces belles eaux sans pou-

voir en goûter. Le lendemain, pas d'ordre de bataille. Les chevaliers font encore bonne contenance sous leur cuirasse ; mais les gens de pied, qui forment le centre et doivent les appuyer, se ruent vers le lac avec l'irrésistible élan de la soif. L'armée est ainsi coupée en trois et bientôt cernée par des forces supérieures. L'infanterie ne trouve au lieu d'eau que des bruyères incendiées, et se laisse écraser presque sans défense ; l'avant-garde se fait jour, et se sauve lâchement ; le reste, serré sur une colline autour de la vraie croix, attend de pied ferme une mort inévitable. Deux fois les Turcs redescendirent en déroute les pentes de la colline ; la troisième fois ils montèrent plus nombreux, et ne redescendirent plus. O douleur ! ô sinistre présage ! la croix, la vraie croix était aux infidèles, et avec elle le roi de Jérusalem et les débris de l'armée. Le lendemain, Saladin fit massacrer sous ses yeux, par les émirs eux-mêmes, ce qui restait de templiers ou d'hospitaliers ; ces braves moururent avec joie, et plus d'un simple croisé se dit des leurs pour mourir avec eux.

LXXXIII. Bientôt l'ennemi parut sous les murs de Jérusalem, jurant de la prendre d'assaut et d'en passer les habitants au fil de l'épée. Plus de roi, plus de chevaliers. Chevaliers à leur tour, les bourgeois réparèrent les murailles, firent des sorties, et prolongèrent la défense. Mais qu'attendre, qu'espérer ? Rien ne venait d'Occident. Tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut la vie sauve. Pour sa rançon, chaque homme dut donner dix pièces d'or, les femmes cinq, les enfants deux. Ceux qui purent payer défilèrent tristement devant Saladin, et allèrent chercher une autre patrie ; les autres, au nombre de seize mille, restèrent esclaves des infidèles. Quelques-uns des exilés, repoussés de ville en ville, apportèrent jusqu'en Italie la nouvelle de ces malheurs. Jérusalem était prise, les églises de nouveau changées en mosquées, et l'œuvre d'Urbain II et de Godefroi de Bouillon renversée en moins d'un siècle. Le pape Urbain III en mourut de douleur ; les fidèles firent pénitence, et bannirent le luxe de leurs maisons ; les villes ennemies se réconcilièrent ;

moines, prêtres et cardinaux jurèrent d'imiter à l'avenir la pauvreté des apôtres, et les plus pieux se reprochèrent d'avoir mérité ce désastre par leurs péchés.

LXXXIV. Il ne restait aux chrétiens de Palestine que Tripoli, Tyr et Ascalon. A son tour l'archevêque de Tyr s'embarqua pour l'Occident, et vint implorer le secours des rois de France et d'Angleterre. N'étaient-ils pas les plus coupables ? Débarrassé de Henri II, Philippe-Auguste prit la croix, et avec lui Richard Cœur-de-Lion, qui lui avait juré éternelle amitié (1189). La noblesse des deux royaumes suivit tout entière. Ceux qui ne portaient pas payèrent la dime saladine ou le dixième de leurs revenus ; le clergé lui-même n'en fut pas exempt. On devait faire la route par mer et s'embarquer à Gênes ou à Marseille. Pour éviter les excès qui avaient perdu la seconde croisade, jeux de hasard, festins, habits somptueux furent défendus, et le voyage interdit aux femmes. Vaines mesures pour ranimer une piété languissante ; la piété se décrète-t-elle jamais ? A sa place, l'amour des aventures chevaleresques et galantes, le désir de la gloire étaient devenus le grand mobile. Un prince excommunié, l'empereur Barberousse, voulut quand même se mêler de guerre sainte. Bravant la colère de Dieu, il partit avec une armée superbe ; mais, moins heureux qu'Alexandre le Grand, il périt misérablement en Asie Mineure pour avoir traversé une rivière à la nage. Son armée se dispersa, et douze mille hommes seulement vinrent, sous les ordres de Léopold d'Autriche, rejoindre les Français.

LXXXV. Philippe et Richard avaient débarqué en Terre-Sainte, après avoir pris en route l'île de Chypre. Peu pressés de voir et de reconquérir Jérusalem, ils entreprirent le siège de Ptolémaïs, ville forte et populeuse, port de mer important, dont les environs pouvaient nourrir l'armée. Deux années s'y passèrent en combats où éclatait la bravoure des chefs, en trêves et en jeux où Turcs et chrétiens luttaient d'adresse et d'habileté. Saladin lui-même échangeait avec les deux souverains de magnifiques présents et des attentions courtoises. Enfin, après avoir dépensé plus

de sang et de courage qu'il n'en eût fallu en d'autres temps pour conquérir la Palestine, après avoir prolongé le siège à plaisir, l'assaut fut livré, et Léopold d'Autriche enleva le premier une tour à la pointe de l'épée. Survenu après lui, l'insolent Richard Cœur-de-Lion fit jeter sa bannière dans le fossé, et n'admit que Philippe-Auguste au partage du butin. Irrités de cet affront, les Allemands partirent les premiers, avides de vengeance. Le roi de France les suivit ; des affaires l'appelaient, et c'était une bonne occasion pour les régler que l'absence de son ami Richard, auquel il jura bien pourtant de ne pas toucher à ses États. Philippe laissa dix mille hommes sous les ordres du duc de Bourgogne. Le comte de Champagne prit le titre périlleux et stérile de roi de Jérusalem, que le dernier élu, Guy de Lusignan, échangea volontiers contre la belle île de Chypre.

LXXXVI. Ainsi se termina la troisième croisade, à laquelle les plus grands souverains d'Occident n'avaient pas rendu l'éclat de la première. Richard resta encore à guerroyer en Palestine, chantant des vers et rompant des lances, défiant tour à tour troubadours et chevaliers, essayant vainement d'égalier par ses aventures la gloire du grand Saladin. Il part enfin ; il est jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique. Se méfiant des Français, il se déguise en cuisinier, et traverse l'Autriche. C'était courir au danger. Reconnu dans une hôtellerie, il est livré à ce même Léopold dont il a insulté la bannière sur les murs de Ptolémaïs, et il est jeté dans un sombre donjon voisin du Danube. Qu'était-il devenu ? Nul ne le savait ; nul n'en fut inquiet. Seul un troubadour, le fidèle Blondel d'Arras, parcourait l'Allemagne cherchant son seigneur et le guettant sous les murs de tous les châteaux. Il y avait trois mois que le prisonnier rongait son frein, ne sachant si jamais il sortirait de ce tombeau ; par bonheur il chantait encore, et Blondel, passant là, reconnut cette voix bien-aimée. C'était le premier couplet d'une chanson galante que jadis ils avaient composée ensemble. Le troubadour répondit par le second couplet. Derrière ses barreaux, Richard sut qu'il avait



ancien ami Thomas. Il essaya vainement des prières, des séductions, des menaces : lassé de cette résistance, il conçut dans son cœur cette haine mortelle que l'évêque avait prévue. Becket, voulant voir si le temps ne l'apaiserait pas, donna à ses pauvres un banquet d'adieu et s'embarqua pour la France.

LXXV. C'était le moment où le pape Alexandre III, chassé d'Italie par l'empereur Barberousse, vivait réfugié à Sens. Henri le circonvinrent par mille promesses, et parvint à corrompre quelques-uns de ses cardinaux ; en même temps il somma Louis le Jeune de lui livrer le fugitif. Mais la France se vantait depuis longtemps d'être aux exilés un asile inviolable, et le souverain pontife, assis à son foyer, savait trop par sa propre expérience combien prompt et aveugle est la colère des rois. Furieux de n'être écouté de personne, Henri se déclare pour le prétendu pape de Barberousse, prononce de sa propre autorité la déposition du primat, et bannit d'Angleterre quatre cents de ses amis ou de ses parents, réduits à vivre comme lui de l'hospitalité française. Puis, apprenant que l'exilé a excommunié ses favoris, le roi tombe dans un accès de rage, déchire ses habits, et se met à ronger la paille de son lit.

LXXVI. Cependant le pape et le roi de France réclamaient ; prenant courage, les plus timides se déclaraient pour le proscrit ; les enfants même de Henri menaçaient de le quitter. Il renferma sa colère, et vint demander la paix. L'entrevue eut lieu à Chinon. Thomas y vint de l'abbaye de Pontigny, où il vivait en simple moine, et, ne voulant pas rester un sujet de discorde, il accepta, triste et résigné, la feinte réconciliation de son ennemi. Henri promettait de le rétablir et de lui rendre les biens de son église ; il lui tint même l'étrier de son cheval, mais il refusa de l'embrasser. Thomas lui dit adieu, sûr de ne plus le revoir et de mourir bientôt. Ses amis pressaient aussi le péril, et le suppliaient de rester en France ; mais son église de Cantorbéry était veuve depuis sept ans. Il partit, traversa Rouen et Calais, et son cœur battit de joie à la vue de l'Angleterre. Quand il débarqua, une foule serrée se jeta à genoux

sur son passage. Il arriva en triomphe dans son église, et y prêcha sur ce texte : « Je suis « venu mourir au milieu de vous. » Les détenteurs des biens de l'Église, tremblant d'être dépouillés, obsédaient le roi Henri. Sa rage se réveilla : « Pas un des lâches que je « nourris n'aura-t-il le courage de me débar- « rasser de ce prêtre ? » Quatre chevaliers partent pour le satisfaire. Arrivés chez l'évêque, ils se sentent comme terrassés, et sortent sans avoir osé lever la main sur lui. Cependant à l'heure des vêpres, étouffant tout remords et s'excitant les uns les autres, ils pénétrèrent dans l'église, et percent de mille blessures le prélat qui les attend sans défense au pied de l'autel.

LXXVII. Le martyr est le triomphe du chrétien. A peine mort, Thomas Becket est proclamé saint, et prend sur ses ennemis un invincible ascendant. Chacun s'éloigne avec horreur du roi Henri. L'hypocrite, pour désarmer l'indignation publique, vient lui-même sur le tombeau de sa victime, en habit de laine, pieds nus, frappé de verges, et prend solennellement la croix. Mais personne n'est dupe de ce nouveau mensonge. Ses propres fils le quittent, et s'unissent au roi de France pour lui faire la guerre. Au fond ils étaient excités par leur mère Éléonore, que Henri tenait dans une dure captivité, pendant qu'il se livrait à de honteux plaisirs. Plus méchant qu'elle, il n'en avait eu que de mauvais enfants : Richard Cœur-de-Lion, ingrat et turbulent ; Geoffroy, toujours rebelle dans son duché de Bretagne ; enfin le lâche et menteur Jean Sans-Terre. Au contraire, Louis le Jeune avait épousé la fille du vertueux comte de Champagne, de Thibaut l'ami de saint Bernard, et elle lui avait donné un fils courageux et magnanime, le vaillant Philippe-Auguste, auquel il laissa paisiblement la couronne (1180).

LXXVIII. Philippe-Auguste avait deux sœurs : l'une reine de Hongrie, l'autre promise à Richard Cœur-de-Lion ; mais le roi Henri retenait auprès de lui cette malheureuse fiancée, et redoublait ainsi la juste colère de son fils Richard et du jeune roi de France. Une dernière entrevue eut lieu près

de Gisors sous un orme séculaire, dont huit hommes ne pouvaient embrasser le tronc. Les Anglais se mirent à l'ombre, et laissèrent les Français à un soleil brûlant. Piqué, Philippe-Auguste monta à cheval, chassa les Anglais de la plaine, et fit couper le vieil orme de Gisors.

LXXIX. Pendant cette lutte mémorable, la force brutale recevait un nouvel échec, et l'autre illustre proscrit qu'avait abrité la France, le pape Alexandre III, était rentré en Italie. Barberousse, qui avait juré de l'avoir pieds et poings liés, fut vaincu sur terre par les villes lombardes, surmer par les galères vénitiennes. Il fut réduit à venir baiser les pieds du pontife et à implorer son pardon. Le pape, reconnaissant, tira de son doigt un bel anneau, et le remit au doge de Venise, désormais prince de l'Adriatique ; le doge jeta l'anneau dans la mer, et la

mer fut épousée. En même temps Alexandre III, sauvé par l'épée de quelques villes libres, proclama la liberté chose à jamais sacrée, l'esclavage banni de toute terre chrétienne, et, pour mettre l'arche sainte de toute liberté, l'élection des papes, à l'abri de la violence et de la corruption, il en exclut la servile et vénale populace de Rome, dont le despotisme germanique n'avait que trop cultivé les vices, et réserva ce choix difficile au collège des cardinaux, jusqu'alors curés de Rome. Ainsi la France pouvait être fière des

hôtes qu'elle avait généreusement accueillis, et de la cause sainte qu'elle servait au dedans comme au dehors.

LXXX. Rentrés à Rome, les papes n'avaient plus qu'une pensée : arrêter la guerre entre la France et l'Angleterre, et tourner leurs forces vers la Terre-Sainte. En effet, de nouveaux et terribles désastres venaient

de fondre sur ces jeunes colonies, trop vite amollies au beau soleil d'Orient. L'Égypte, jusqu'alors négligée par les croisés, était devenue pour les Turcs le centre d'une dynastie nouvelle. Le grand Saladin en était sorti pour attaquer et soumettre tous les émirs de Mésopotamie et de Syrie. De Damas, centre de son armée, il ravageait cruellement les bords du Jourdain, et menaçait la Palestine d'une ruine complète. Le dernier roi de la famille d'Anjou, Baudouin IV, se mourait de la lèpre, sans autre succes-

seur qu'un beau-frère peu aimé, le Gascon Guy de Lusignan. Le parti opposé alla jusqu'à invoquer les secours de Saladin. En ce péril, le patriarche de Jérusalem partit avec les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital, et vint trouver les rois de France et d'Angleterre. Philippe-Auguste déclara qu'il attendait la réponse de son ennemi. Henri II, qui pourtant avait juré d'expier le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, s'excusa et offrit de l'argent : « Gardez vos trésors, lui « répondit le patriarche ; ce n'est pas de l'or,



Louis VII combat les Sarrasins. (P. 102.)